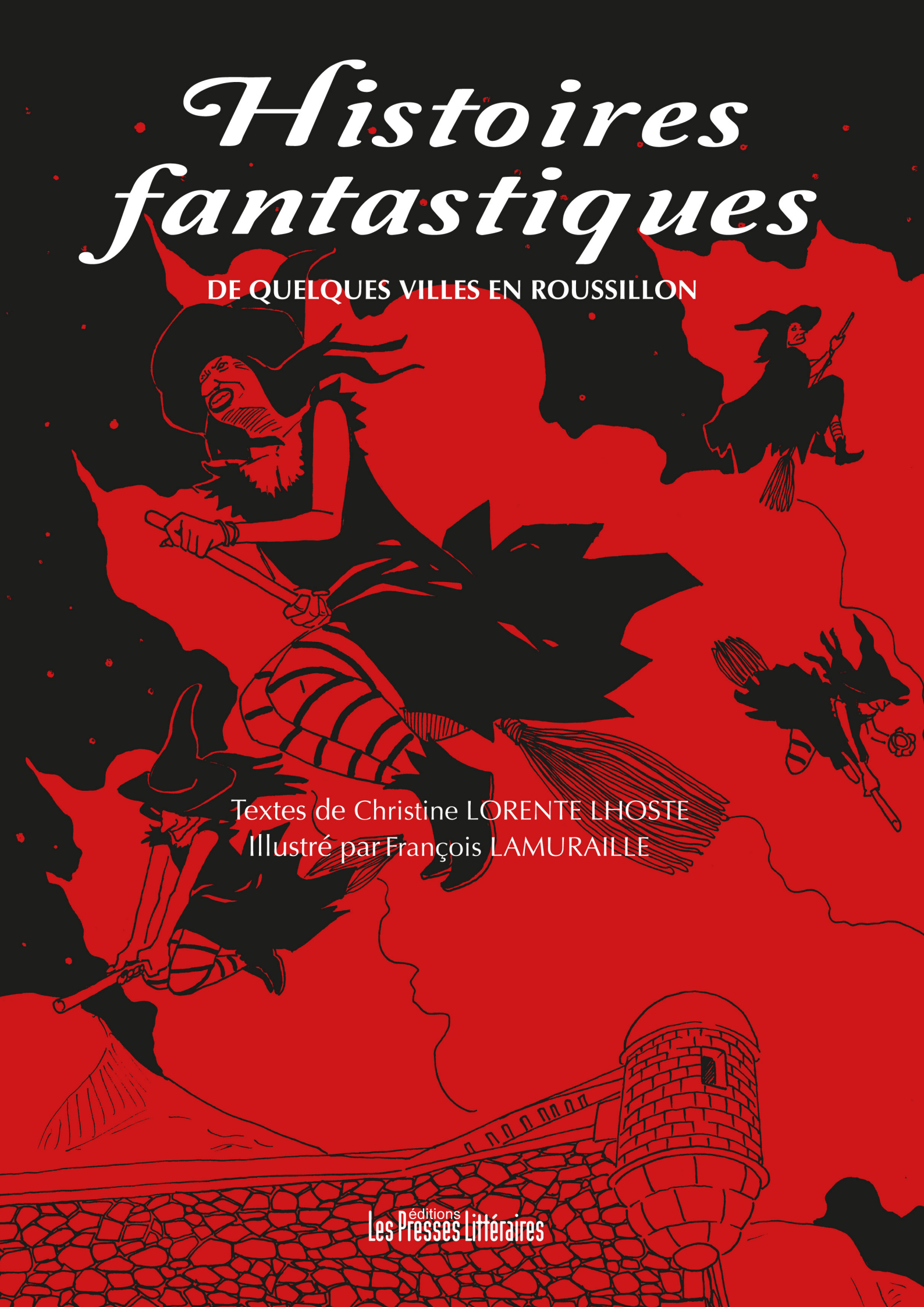
Histoires fantastiques

DE QUELQUES VILLES EN ROUSSILLON



Textes de Christine LORENTE LHOSTE
Illustré par François LAMURAILLE

Éditions Les Presses Littéraires

DU MÊME AUTEUR & ILLUSTRATEUR

La magie de noël
Au secours les fées !!!
Ah ! les animaux ! ils vivent de drôles d'aventures

ISBN : 979-10-310-00614-7
© Christine Lorente Lhoste & François Lamuraille – Les Presses Littéraires, 2017

Textes de Christine LORENTE LHOSTE

Illustré par François LAMURAILLE

Histoires fantastiques

DE QUELQUES VILLES EN ROUSSILLON

éditions Les Presses Littéraires

Ces textes sont dédiés à ma belle-famille
catalane de souche

Le pont du Diable à Céret

La vraie légende raconte qu'au XIVe siècle à Céret (ville des Pyrénées-Orientales en France), un pont en bois reliait les deux rives du Tech, un torrent assez tumultueux surtout après plusieurs jours de fortes pluies. Dans ces moments là, le pont était très souvent emporté par les eaux. Il fallait donc le reconstruire.

En 1321, sous le règne des rois de Majorque les bourgeois de la ville en ont eu assez des reconstructions à répétitions. Ils passèrent donc un pacte avec le Diable. Ils voulaient un pont solide en pierres qui soit fait rapidement. Le Diable leur promit de le créer en une nuit mais en échange, il avait une exigence : la première âme vivante qui traverserait ce nouvel ouvrage deviendrait son serviteur. Du coup, le lendemain personne à part les chats ne s'y engagea. C'est de là que vient la croyance qui dit que les chats sont des animaux maléfiques, donc : suppôts de Satan.

De rage, le Diable frustré et en colère d'avoir été dupé arracha une pierre du pont pour le détruire, mais lorsque la population et le clergé s'approchèrent pour bénir cette œuvre d'architecture médiévale, le Malin préféra lancer la pierre par dessus les monts et elle se planta finalement non loin de St Laurent de Cerdans derrière le mont Capell, sur une crête qui sépare le Vallespir de L'Emporda. Ce lieu porte encore le nom de « Pedre Dreta ».

Maintenant, mon histoire un peu différente. Nous sommes donc au XIVe siècle. En ces temps là les croyances étaient très fortes. Les gens croyaient en dieu aveuglément d'où la puissance inconditionnelle du clergé. Ils croyaient autant aux forces maléfiques : diable, sorciers et sorcières.

Un hiver particulièrement froid et pluvieux vit le Tech, ce torrent tumultueux et capricieux, sortir de son lit.

A Céret, vivait une famille modeste. Le père, Jacques, cordonnier de son état avait une petite échoppe dans une ruelle derrière l'église. Il était assidu au travail et très compétent. Il avait réussi au fil des ans à avoir une bonne clientèle même parmi les nobles de la ville. Sa réputation n'était plus à faire. Pourtant, une ombre

se glissait dans ce tableau. C'était sa fille : Hortense. Elle était fille unique. Avec son épouse Marthe il leur avait fallu dix ans d'attente, de patience et de prières répétées pour être enfin exaucés. C'est donc par un beau jour d'été que cette petite fille ; un bébé tout rose a fait irruption dans leur vie. Ils étaient fous de bonheur ! Marthe toute à sa joie a énormément gâté Hortense. Rien n'était trop beau pour elle. Jacques attendri laissait faire. Quand Hortense eut une douzaine d'années, son père lui demanda de l'aider de temps en temps pour ramener des travaux achevés chez ses clients. Ceux-ci étaient toujours contents du travail effectué mais ils n'appréciaient pas vraiment les passages d'Hortense. Celle-ci était hautaine, arrogante, imbue d'elle-même... Elle regardait tout le monde de haut. Ses camarades de classe ne l'aimaient guère non plus, ils l'appelaient entre eux : « la princesse » et croyez-moi, ce n'était pas amical.

En grandissant, elle devint une très belle jeune fille. Grande, élancée, Brune piquante aux cheveux descendants jusqu'au bas des reins, les yeux marrons presque noirs. C'était une vraie fille du sud.

A l'aube de ses 17 ans les éléments se déchaînèrent. Pendant plusieurs jours le tonnerre, les éclairs, une pluie violente et même la grêle s'abattirent sans relâche sur la ville et ses environs. Céret était paralysé. On avait l'impression que la cité était en hibernation. Les gens montraient le bout de leur nez seulement pour les urgences vitales.

Enfin au quatrième jour de ce déluge les orages s'espacèrent jusqu'à s'arrêter complètement. Au cinquième jour un soleil éclatant accueillit la population dès le matin. Les volets et les fenêtres s'ouvrirent en grand. C'était une renaissance.

Jacques appela sa fille et lui demanda d'aller livrer quelques chaussures et bottillons qui étaient prêts depuis le début du mauvais temps. Il était temps de les rendre à leurs propriétaires. Contente de prendre l'air Hortense s'empressa d'obéir à son père. Aussitôt dehors, elle offrit son joli minois à la caresse tiède du soleil printanier. Quel plaisir ! Une petite brise soulevait quelques mèches des cheveux qui dépassaient de son bonnet de coton blanc et Hortense se sentait libre de toute entrave. S'il n'y avait pas ces maudites livraisons ce serait idéal. Mais elle était décidée à garder sa bonne humeur coûte que coûte. A tel point que les trois premières clientes chez qui elle déposa la marchandise n'en crurent pas leurs yeux car cette jeune fille souriante et courtoise était différente de l'Hortense qu'elles connaissaient et pourtant c'était bien elle. Du coup, elle récupéra des pourboires royaux. Tout à son étonnement (car bien sûr elle ne réalisait pas que son comportement n'était plus le même) elle continua son chemin qui devait la conduire de l'autre côté du torrent pour livrer son dernier paquet : une paire de bottines en chevreau.

Arrivée au bord du Tech qu'elle déception ! Le pont en bois avait une nouvelle fois été emporté par les eaux et celles-ci étaient encore très tumultueuses.

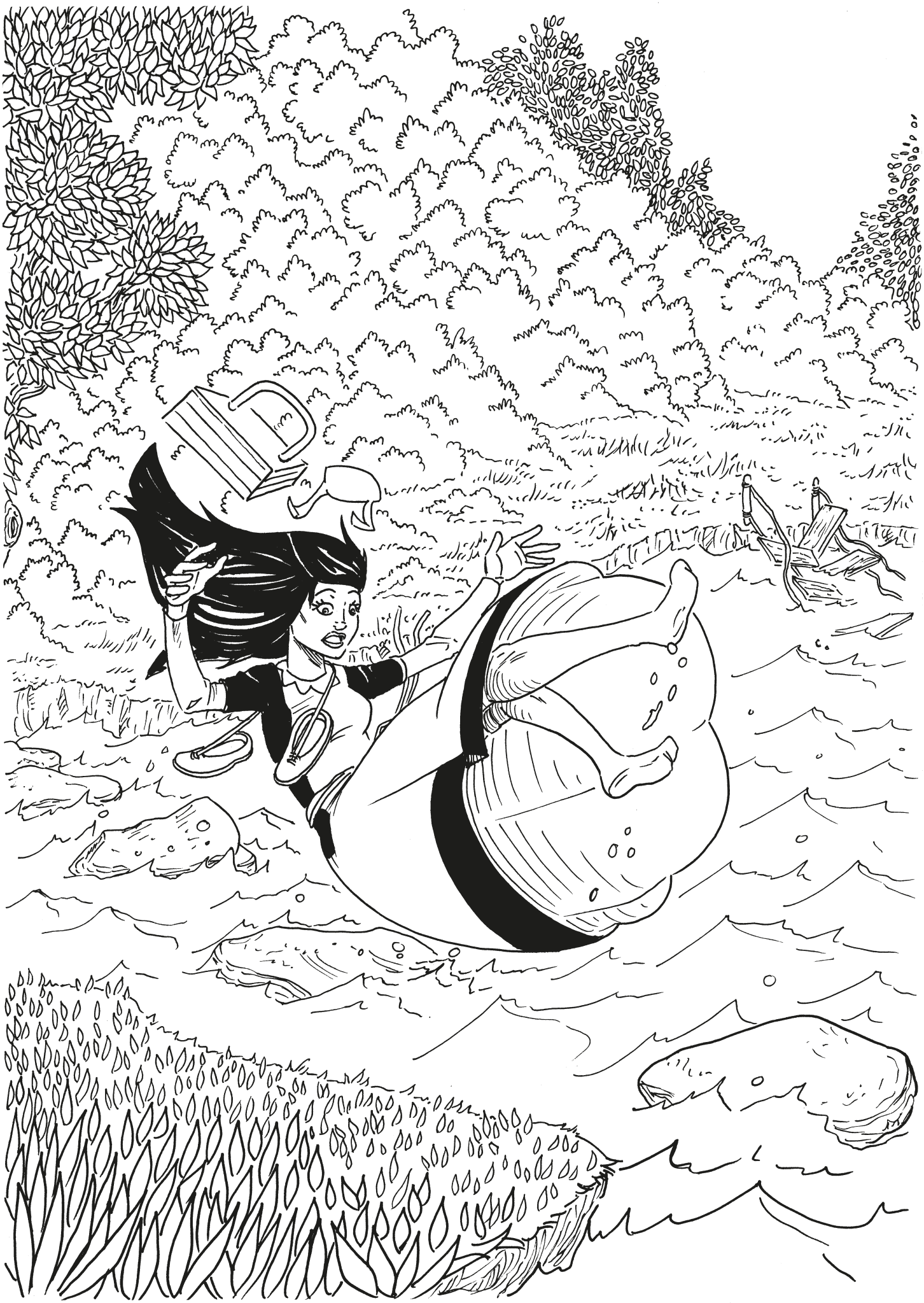
– Que faire ? Se dit Hortense. Si je ramène les bottines à la maison père ne sera pas content. Il pensera que je n'ai pas fait d'effort.

Elle s'assit sur une souche d'arbre pour réfléchir lorsqu'elle se souvint qu'un peu plus haut en remontant le courant, un gué permettait de traverser en sautant sur de gros rochers qui affleuraient la surface de l'eau. Bien sûr il fallait être léger, leste et avoir un certain équilibre pour éviter de glisser et de prendre un bain mais elle se disait qu'elle pourrait maîtriser tout cela sans problème. Elle se leva d'un bond et sautilla tout le long de la berge pour arriver au lieu dit. Elle vit le passage de loin mais en approchant, elle s'aperçut que quelques pierres étaient recouvertes par la montée des eaux. Celles-ci étaient très claires et on voyait bien les roches immergées. Hortense se dit qu'elle risquait de mouiller un peu le bout de ses bottes mais qu'elle pourrait passer.

Finalement elle préféra se déchausser car ses bas seraient plus vite secs que ses chaussures. Elle attacha les deux souliers avec les lacets et de cette manière, elle put les passer autour de son cou ce qui lui laissait une main libre puisque de l'autre, elle portait le colis contenant sa livraison. Elle se lança donc à l'assaut du gué. Les trois premiers rochers furent passés sans encombre mais le quatrième se trouvant davantage au centre était recouvert plus qu'elle ne le croyait ; aussi, avait-elle à peine posé le pied dessus qu'elle se sentit happée par une force contre laquelle elle ne pouvait pas résister. Elle se retrouva couchée sur le dos entraînée dans les eaux glacées. Elle hurlait lorsqu'elle avait la tête hors de l'eau car bien souvent elle était engloutie, donc, elle buvait la tasse et hoquetait pour reprendre son souffle. Elle était ballottée comme une vulgaire brindille. Elle avait beau se débattre elle descendait inexorablement le torrent. Elle sentit sa dernière heure arrivée quand sa tête heurta un rocher et elle cessa de lutter. Elle perdit connaissance.

Quand elle se réveilla, elle crut dans un premier temps qu'elle était morte et au paradis car elle était couchée sur quelque chose de très doux. Mais, elle entendit le tumulte du torrent. Elle se redressa sans problème. Elle ne souffrait de rien. Très étonnée elle s'examina et, oh ! Surprise, elle était sèche et ses pieds étaient chaussés de ses bottines dont les lacets étaient attachés soigneusement. Elle se souvenait pourtant que dans son périple elle les avait perdues ainsi que le paquet de son père qu'elle trouva intact à ses côtés. Elle palpa tous ses membres mais aucun n'avait l'air d'avoir souffert. Pas même un petit bleu. Il lui semblait également qu'elle était parfaitement coiffée et lorsqu'elle porta la main à sa tête elle rencontra son petit bonnet parfaitement à sa place.

Elle réalisa qu'elle était sur une grande plaque de mousse bien épaisse au pied d'un chêne centenaire. Elle se leva pour tester son équilibre. Tout allait bien. Elle s'approcha du cours d'eau et aperçut un peu sur sa gauche le gué qui lui avait été fatal : C'était comme si elle l'avait traversé car elle était sur la rive où elle souhaitait aller. Ayant perdu la notion du temps elle se mit en route vers sa destination initiale et tout en marchant , elle essaya d'évaluer l'heure qu'il pouvait être. Il ne devait pas être loin de midi car le soleil était bien haut. Mais, comment était-ce



possible ? Lorsqu'elle avait voulu traverser le Tech, il était à peu près le milieu d'après-midi. Elle n'y comprenait plus rien. Toute à ses pensées elle ne s'était pas aperçu qu'elle était devant la gentilhommière où elle devait se rendre. C'est en entendant un « Bonjour ! » tonitruant qu'elle sursauta et réalisa qu'elle était arrivée. Elle se trouvait devant le maître des lieux auquel elle se présenta. Celui-ci étonné lui dit :

– Comment ? Mais c'est hier qu'on vous attendait ! On a pensé que la rivière étant trop grosse vous n'aviez pas pu passer. Je vous conduis auprès de mon épouse qui va être heureuse de récupérer son bien mais elle sera très surprise aussi.

Effectivement, la dame des lieux qui s'empressa de déballer ses chaussures réparées par la main talentueuse du cordonnier n'arrêtait pas de répéter :

– Ma pauvre enfant comment êtes-vous arrivée jusque là ? Il vous a tout de même fallu plus d'un jour.

Sans laisser le temps à Hortense de répondre (heureusement car celle-ci aurait été bien en peine de lui donner une quelconque explication) elle lui proposa de manger un morceau avant de repartir. La jeune fille accepta avec plaisir car elle venait de se rendre compte qu'après toutes ces émotions elle avait très faim ; d'autant plus qu'une bonne odeur de ragoût remplissait la cuisine et lui titillait agréablement les papilles.

Après le repas, elle prit congé de ces braves gens et reprit le chemin du retour . Elle pensait que ses parents devaient se tourner les sangs puisqu'il semblait qu'elle soit partie depuis la veille.

Arrivée au niveau du gué elle réalisa qu'elle se retrouvait dans la même situation qu'à l'aller. Comment allait-elle faire pour traverser, elle n'avait pas du tout envie de reprendre un bain glacé. Elle s'assit un moment au milieu du carré de verdure où elle s'était réveillée quelques heures plus tôt et se mit à réfléchir mais, elle ne voyait pas d'issue. Elle avait peur, elle se voyait passer la nuit toute seule dans la nature. Il devait y avoir des bêtes sauvages. En tous cas, il y avait des sangliers. Elle en était sûre car son voisin était un chasseur et à chaque saison de chasse, il en ramenait quelques-uns, et, des bien gros. Une larme puis deux commencèrent à rouler sur ses joues pour vite laisser place à de gros sanglots.

Tout à coup, elle entendit une voix sourde, profonde et caverneuse qui avait l'air de s'adresser à elle. Elle leva la tête en reniflant et essaya de voir la personne qui lui disait :

– Alors ! Péronnelle ! Tu es bien embêtée maintenant !

– Mais qui êtes-vous ? Où êtes-vous ? Que me voulez-vous ? répondit Hortense d'un ton larmoyant.

– Oh là ! Oh là ! Pas tant de questions à la fois ! D'abord, je suis là ! Devant toi.